

## Une psyché tourmentée

*We Need to Talk About Kevin* de Lynne Ramsay,  
Grande-Bretagne, 2011, 110 minutes

Gilles Marsolais

Numéro 153, septembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2011). Compte rendu de [Une psyché tourmentée / *We Need to Talk About Kevin* de Lynne Ramsay, Grande-Bretagne, 2011, 110 minutes]. *24 images*, (153), 39–39.

# Une psyché tourmentée

par Gilles Marsolais

**D**e retour dans le paysage cinématographique après *Le voyage de Morvern Callar* (2002), l'Écossaise Lynne Ramsay (*Ratcatcher*, 1999) a causé une belle surprise avec *We Need to Talk About Kevin*, tourné aux États-Unis.

Librement inspiré d'un roman de Lionel Shriver, le film procède, dans un premier temps, à la présentation du personnage central, Eva, au moyen de quelques annotations qui reparaitront de façon récurrente et fugitive dans le cours du récit. On comprendra alors la raison d'être de ces flash-back, comme celui de la fête de la tomate en Espagne (la *Tomatina*, dans la région de Valence), qui viennent télescoper le présent du récit, temporalité que l'on a d'abord du mal à déterminer mais qui finit par s'imposer rétroactivement avec clarté. Jusque dans son physique, avec sa pâleur atypique, Tilda Swinton est tout simplement remarquable dans ce rôle d'une femme fragilisée par le drame épouvantable qu'elle a vécu, et que le récit, soumis à la psyché associative de son héroïne, nous livrera d'une façon non linéaire, selon une stratégie diabolique.

Cette femme stressée, qui se présente en entrevue pour un emploi de secrétaire dans une agence de voyage, a mis au monde Kevin, bébé «difficile» qui ferait damner n'importe quelle madone par ses pleurs et ses cris incessants. Il faut voir avec quelle économie de moyens Lynne Ramsay rassemble les informations relatives à cette période de la vie d'Eva, qui, manifestement privée d'instinct maternel, se retrouve seule avec son problème et ne parvient à trouver un peu de répit qu'en se livrant au martèlement d'un marteau-piqueur au milieu de la chaussée. Lynne Ramsay évite les pièges du mélodrame sur un sujet qui s'y prêterait, par son approche clinique, distanciée, et la structure de l'histoire en quelques blocs : le présent du récit, l'enfance de Kevin, puis son adolescence.

Ainsi, au moyen d'une ellipse aussi audacieuse que nécessaire, elle a l'intelligence de nous confronter rapidement à l'ado inquiétant qu'est devenu Kevin qui, en plus de devoir vivre désormais avec une petite sœur (Celia), cultive un jardin secret sur Internet. La manière incidente de nous dévoiler le fait que celle-ci porte un œil de verre, et de nous faire part de l'accident dont elle a été victime, donne la juste mesure de cette froideur distanciée qui caractérise ici le style de Lynne Ramsay. Du coup, le spectateur est loin de se douter que la passion de Kevin pour le tir à l'arc ne s'arrêtera pas là et qu'elle le conduira en prison. Décochée à la vitesse d'une flèche empoisonnée, cette information capitale qui éclaire rétroactivement tout le récit introduit la dernière partie du film (en prison, deux ans plus tard) en forme d'épilogue, initiant une hypothétique réconciliation de la mère, dévorée par la culpabilité, avec ce fils irrécupérable.

Ce film, dont on ne sort pas indemne, n'est pas sans parenté avec l'univers de Gus Van Sant, par la non-linéarité du récit, sa violence contenue, et par sa façon de montrer le comportement


du fils sans verser dans l'explication psychologique, ainsi que de capter le désarroi de cette femme dont on n'apprendra qu'à la fin qu'elle a tout perdu, nous ramenant au début et au présent de ce récit. Du coup s'évanouit l'apparente gratuité de la complexité narrative de celui-ci qui, tout compte fait, a permis à la cinéaste de faire l'économie d'une voix off subjective, béquille qui trop souvent témoigne de la faiblesse de certains films. D'autant plus que l'on comprend alors que les flash-back en série ne visent pas tant à reconstituer une cohérence de la narration qu'à renvoyer aux souvenirs désordonnés qu'Eva a gardés des événements relatés tout au long du film.

Le succès de la réalisation repose aussi sur les épaules de Tilda Swinton, inoubliable, qui aurait mérité le prix d'interprétation féminine. Par son jeu tout en retenue, elle incarne jusqu'à l'hallucination ce personnage d'Eva vidé de sa substance. Constamment présente à l'écran, anguleuse et tendue comme un arc à l'intérieur d'elle-même, il faut la voir tenir à bout de bras ce petit monstre issu de sa chair



©Nicole Rivell

qui lui est totalement étranger, exprimant ainsi son désespoir avec une sobriété bouleversante.

Par contre, on pourrait émettre des réserves sur l'exploitation récurrente du symbolisme de la couleur rouge et du sang (lors de la *Tomatina*, sur la maison), qui stigmatise la première et décisive rencontre en Espagne du couple Eva et Frank (mari complaisant qui a développé avec Kevin une relation harmonieuse qui confine au déni), et qui vient hanter la vie actuelle d'Eva aux prises avec l'hostilité de son entourage, seule avec sa honte et ses souvenirs. 

Grande-Bretagne, 2011. Ré. : Lynne Ramsay. Scé. et dial. : Lynne Ramsay, Rory Stewart Kinnear. Ph. : Seamus McGarvey. Mont. : Joe Bini. Mus. : Jonny Greenwood. Int. : Tilda Swinton, John C. Reilly. 110 minutes. Couleur.